

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 5

Artikel: Le mariage de Jean-Pierre : saynète vaudoise en un acte : fin
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200855>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ainsi, depuis trente ans,
Elle sert ses pratiques.
On la verra longtemps
Dans sa boutique;

Jusqu'à ce qu'un beau soir,
Lasse enfin de l'attendre,
La mort, à son comptoir,
Vienne la prendre.

A. ROULIER.

Le mariage de Jean-Pierre.

SAYNÈTE VAUDOISE EN UN ACTE

FIN

SCÈNE VI (suite).

JULIE (à part).

Quand je pense comme j'aurais bien mené tout ce train... Mes pauvres toupines ! (Elle sanglote dans son tablier.)

TANTE ROSE.

Mon pauvre Jean-Pierre, vous voilà bien désolé. Aussi vous n'étiez pas raisonnable. Ce n'est pas une jeune femme qu'il vous aurait fallu. On n'attelle pas un jeune poulain avec un vieux Bourbaki....

JEAN-PIERRE.

Bien sûr, Rôse, je sais bien que vous avez raison, mais, voyez-vous, je suis tant rassasié d'être tout seul. Si vous saviez ce que c'est triste chez moi ; j'ai pas seulement quelqu'un avec qui me disputer, et comme j'aurais besoin d'une femme pour égayer la maison ! Je ne l'aurais pas rendue bien malheureuse. Elle aurait fait ce qu'elle aurait voulu.

TANTE ROSE.

Mais, mon pauvre Jean-Pierre, les plus *pouettes* marmites trouvent un couvercle. Je comprends que vous désiriez vous marier quand même.... Mais, au moins, prenez-la plus vieille. Cela vaudra mieux pour tous les deux. Voulez-vous que je vous aide. J'en connais une toute bonne, qui mènerait votre ménage le mieux du monde, et qui vous soignerait bien. Par exemple, il faudra la laisser commander.

JEAN-PIERRE.

C'est pas des fois la Fanny au Samuel.... Vous savez, je la veux pas ; elle bicle d'un œil.

TANTE ROSE.

Mais non, Jean-Pierre, c'est pas la Fanny au Samuel.

JEAN-PIERRE.

Alors, qui?... la grosse Fanchette... la veuve au conseiller... la fille à l'ancien syndy... la sœur au pétabosson... la petite Allemande qui a eu été servante à la pinte ? (A chaque nom, la tante Rose secoue la tête.) Mais, dites-vo, Rose, ce serait rien vous, des fois ?

TANTE ROSE (en riant).

Non, merci, mon pauvre Jean-Pierre. Quand on a eu un bon mari comme mon David, on n'a pas envie d'un second.

JEAN-PIERRE.

Mais, enfin, qui est-ce ?

Tante Rose lui montre Julie.

JEAN-PIERRE.

Et moi qui n'y pensais pas. Mais c'est juste ce qu'il me faut. Mais... croyez-vous qu'elle me voudra ?

TANTE ROSE.

Ah ! ma foi, demandez-lui vous-même. Vous n'êtes plus tant timide.

JEAN-PIERRE.

Laissez-moi me reprendre une minute. Je suis tout *embreciqué*.

TANTE ROSE.

Dis donc, Julie, il ne faut pas t'en donner comme ça. Tu verras comme Marie sera heureuse.

JULIE.

Je le crois bien, tante Rose ; mais, voyez-vous, vous pouvez pas vous imaginer cette maison ce qu'elle est pleine. J'ai beau faire, elle ne peut pas me sortir de l'idée.

TANTE ROSE.

Je te croyais plus d'esprit. Il y a encore moyen d'arranger tout cela.

JULIE.

Pauvre tante Rose, que voulez-vous arranger là ? C'est bien fini, allez.

TANTE ROSE.

Mais non, Jean-Pierre va se chercher une autre femme, tout simplement.

JULIE.

Oh bien, pardine, il peut bien aller la chercher à la foire de Noël, sur le pont de Moudon, s'il veut. Moi, ça m'est *tolon*.

TANTE ROSE.

Il n'aura pas besoin d'aller si loin. Il y en a une ici tout près qui va le prendre avec les quatre doigts et le pouce.

JULIE.

Qui ça ?... Je parie que c'est la grosse Fanchette. Il y a assez longtemps que je la vois courater par là, cette vieille poison.

Tante Rose secoue la tête.

JULIE.

Alors, qui ?

TANTE ROSE.

Toi... grosse nigaude.

JULIE.

Eh, mon père, vous me rendez la vie.... Attendez-vo que j'aille me requinquer un peu. (Elle examine sa toilette.) Oh ! après tout, je suis bien assez belle pour lui. Je m'en vais mettre un tablier propre. (Elle tourne le sien.)

JEAN-PIERRE (se levant).

Allons, tant pis, je me risque.

JULIE (à part).

Vas-y prudemment, ma Julie. Si tu ne fais pas de cavilles, il y aura encore des beaux jours.

JEAN-PIERRE (à part).

Cette fois, si ça ne réussit pas, c'est fini.

JULIE (haut).

Comment, vous êtes encore là, Jean-Pierre ? Je vous croyais loin.

JEAN-PIERRE.

Mon Dieu, non ; je ne voulais pas partir pendant que vous étiez ainsi fâchée.

JULIE.

Oh ! mon père, vous savez, ça s'en va comme ça vient. Au fond, je crois que la tante Rose a raison. Ce n'est pas une jeune femme qui vous convient. Il vous faut une femme d'expérience, qui sache vous soigner. Ces jeunes femmes, vous savez, ça aime courir ; il leur faut du nouveau ; tandis que celles qui ont un certain âge restent à la maison.

JEAN-PIERRE.

Je crois bien que vous avez raison. Si j'en trouvais une ainsi, ce serait vite fait. Avec moi, elle ne serait pas bien malheureuse, et après moi, elle aurait une belle jouissance.

JULIE.

On sait bien que vous n'êtes pardine pas regardant et que vous avez bon moyen. Mais, voyez-vous, voisin Jean-Pierre, méfiez-vous ; n'allez pas prendre une de celles qui vous courent après. Ainsi, c'est pas

pour cancaner, vous savez bien que je ne suis pas une *tabousse* ; mais quand je vois cette grosse Fanchette... mon pauvre Jean-Pierre, il me ferait mal de vous.

JEAN-PIERRE.

Vous savez, au moins, quand la tante Rose dit qu'on tousse, qu'on crache, qu'on mouche, il faut pas tant la croire. Elle a toujours été ainsi, elle voit plus qu'il n'y a. Ainsi, moi, j'ai plus mes dents de lait, c'est sûr, mais j'en ai encore des bonnes et je suis solide. On m'a toujours dit que je ressemblais à mon grand-père, qui est mort à septante-huit ans, et encore que c'est parce qu'il est tombé d'un cerisier.

JULIE.

Voyez-vous, Jean-Pierre, si vous êtes bien soigné, vous viendrez à cent ans. Mais pour ça, il vous faut une femme qui sache vous préparer de bons petits plats, qui vous fasse tous les soirs un bon lait de poule. Moi, je me rappelle quand j'étais domestique à Lausanne, dans mon jeune temps ; notre vieux monsieur se léchait les doigts de ma cuisine. Il me disait toujours : « Julie, pour le lait de poule, à vous le pompon ! »

JEAN-PIERRE.

Vous êtes sûre, au moins, qu'une femme aurait assez de tout chez moi, pour en faire de ces bons petits plats.

JULIE.

Oui, mais il faut savoir. Ainsi, tenez, vous n'avez jamais goûté le radoillon comme je le fais. Cela ferait revenir un mort. Eh bien ! la recette est toute simple ; seulement, il faut y avoir le coup. Il faut connaître.

JEAN-PIERRE.

Dites-vo, Julie, vous allez vous trouver bien seule, à présent que votre fille sera loin.

JULIE.

Ah ! mon père, j'ose pas y penser. Voyez-vous, moi, il me faut quelqu'un à cocoler. Je sais pas vivre autrement.

JEAN-PIERRE.

Dites-vo. Il me vient une idée. Si on faisait un bout d'accordairon, les deux. On pourrait plus mal faire. Qu'en dites-vous ?

JULIE.

Eh ! mon té ! A quoi vous allez penser. Au grand jamais de ma vie, j'aurais eu cette idée. Qu'est-ce qu'on dirait par le monde.

JEAN-PIERRE.

Dites-vo... voulez-vous ?

JULIE.

... Tout de même.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PUIS LOUIS, FILLES ET GARÇONS
(Les jeunes gens rentrent deux par deux, avec un joueur de violon.)

LOUIS.

Voilà, nous allons en danser une, pour prendre un acompte sur la noce.

TANTE ROSE (montrant Jean-Pierre et Julie).

N'ai-je pas bien travaillé ?

LOUIS.

Comment, eux aussi. Bravo !... On fera les deux noces ensemble, et je vous promets qu'on s'amusera. A présent, toi, avec ton violon, joue-nous-en une. Je veux danser une moufférine avec la tante Rose.

(Moufférine.)

RIDEAU

PIERRE D'ANTAN.